

L'expérience coloniale de Joseph Conrad et la question de l'esclavage

Kevin LADD

C'est l'art du pilote, qui non seulement sauve les âmes, mais aussi corps et richesses, et les met à l'abri des plus extrêmes dangers [...]. Quant à l'homme qui possède cet art du pilotage et qui a réussi à faire tout cela, une fois descendu à terre, il se met à flâner au bord de la mer et se tient, l'air modeste, aux côtés de son navire.

Car voici ce que cet homme se dit. Il sait, je pense, qu'il ne peut pas connaître avec évidence quels sont les passagers de son bateau auxquels il a rendu service en ne les envoyant pas par le fond et ceux auxquels il a fait du tort en leur gardant la vie sauve. Il sait que, lorsqu'il a débarqué ses passagers, ils n'étaient, ni dans leurs corps ni dans leurs âmes, meilleurs que lorsqu'ils se sont embarqués¹.

Entre terre et mer

L'expérience coloniale de Konrad Korzeniowski, simple marin puis capitaine au long cours de la marine marchande britannique, a suscité davantage chez l'homme de lettres devenu Joseph Conrad qu'une réflexion sur la responsabilité historique des pays occidentaux dans le commerce des esclaves. Si la formation du romancier a été profondément marquée par ses séjours outremer, c'est aussi qu'il a pu y croiser des aventuriers qui, comme lui, ont un jour pris la mer et quitté leur patrie, et dont certains, comme Lingard ou Olmeier, sont devenus les personnages de ses romans.

1. Platon, *Gorgias*, 511d-e, trad. M. Canto, Paris, GF-Flammarion, 1993, p. 280.

Sa propre biographie s'incarne dans ce paradoxe de l'aventurier, racine psychologique de l'entreprise coloniale et cause de sa nécessaire forfaiture : le voyage ne peut être une fin en soi, et n'est qu'un passage en mer compris entre deux séjours à terre. Son goût précoce pour l'aventure a mené le jeune Konrad de sa Pologne natale, alors sous le joug de l'impérialisme russe, au port de Marseille où il embarque à dix-sept ans, puis de là dans toutes les colonies que compte l'empire britannique, et bien d'autres encore. Conrad ne se veut le défenseur d'aucune nation. Il a assurément subi l'influence du patriotisme polonais de son père, et en a gardé un sentiment anti-russe assez marqué¹, mais sans pour autant verser dans une quelconque ferveur nationaliste², puisque nulle terre ne vaut d'être défendue, sinon d'être aimée. Le problème de la fidélité patriotique ne s'en est pas moins imposé vivement à celui qui écrit, avec une cruelle ironie :

« En quittant son chez-soi, on apprend à vivre. Vous voyagez. Le voyage, c'est la victoire ! Vous rentrerez avec une grande expérience.

– Je ne rentrerai jamais, coupa Willems. J'en ai fini avec mes compatriotes. Je suis un homme sans frères. L'injustice détruit la fidélité »³.

Conrad ne s'est pas contenté de donner ses lettres de noblesse à un genre que sous la plume des Stevenson, Cooper ou Hugo, on appelait encore les « récits pour garçons »⁴. Le marin a découvert qu'au bout de son voyage par-delà les océans, il y a toujours une terre à laquelle s'affronter. Toute la réflexion de Conrad sur le monde colonial est placée sous le sceau de cette opposition

-
1. La Russie est présentée comme le modèle de l'autocratie belliqueuse. Cf. « *Autocracy and War* », in *Notes on life and letters (The Collected works of Joseph Conrad)*, Londres, 1928, Vol. XIX).
 2. Cf. *Des Souvenirs*, Paris, éd. Sillage, 2004, p. 107 : Conrad y évoque son grand-oncle, qui se batit vainement sous l'influence de Bonaparte, qui avait excité la ferveur nationaliste anti-russe en Pologne.
 3. *Un Paria des îles*, Paris, Autrement, « Littératures », 1996, p. 143. Toutes les références aux textes de fiction de Conrad sont données dans les traductions d'Odette Lamolle chez cet éditeur (1996-2001), sauf indication contraire.
 4. Cf. Andrea White, *Joseph Conrad and the adventure tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, rééd. 2008, p. 100.

thématique entre la vie en mer et la vie à terre ; la colonisation, ce n'est qu'un goût de l'aventure redevenu *terre à terre*, et qui a dégénéré en appétit de conquête sordide et en avarice. Le romancier oppose à la terre qu'on peut prendre, échanger ou vendre, la mer qui est sans limites et qui ne peut jamais être vaincue ni possédée par aucun homme, même si l'ère de la vapeur et l'intensification du commerce colonial l'ont transformée en « tâcheronne épuisée, ridée, défigurée par le labourage des hélices brutales »¹. La terre est le lieu du visible et de l'orgueil, aliments de l'appétit de conquête, tandis que la mer est le lieu de la lutte anonyme, fraternelle et invisible, dans laquelle tous les hommes sont à égalité devant leur propre faiblesse et humanité².

A « l'immense indifférence »³ des eaux aux souffrances des marins répondra l'inhumanité des colons à l'égard des populations indigènes, comme si l'homme devait se venger sur ses semblables de ses propres échecs et déceptions face aux éléments. Selon ses proches Edward Garnett et Jean-Aubry, le séjour de Conrad au Congo de 1890 fut « le point crucial dans sa vie mentale » qui a « déterminé sa transformation de marin en écrivain »⁴. Conrad en rapportera la malaria et l'inspiration pour l'un de ses textes les plus célèbres, *Au Cœur des ténèbres*. Il y a découvert, comme il le fait dire à Marlow : « l'horreur ! l'horreur ! » — pas l'horreur spectaculaire ou baroque, mais plutôt la barbarie crépusculaire et soupirante des turpitudes humaines⁵. Or, c'est sa haute conscience

1. *Un Paria des îles*, p. 25.

2. *Le Nègre du 'Narcisse'*, p. 216. Cf. aussi les personnages solaires de Nostromo et de Karain. Le premier, le *capataz* doté d'une « intrépidité d'âme encore plus grande que son intrépidité physique », « nageur exceptionnel », est le seul qui puisse vaincre les eaux du Golfo Placido (*Nostromo*, p. 415) ; le second, chef malais Karain admiré de ses hommes, est décrit comme un personnage de théâtre (*Karain : un souvenir*, in *Nouvelles complètes*, Paris, Gallimard, 2003, p. 57).

3. *Nostromo*, p. 501 (Medallion).

4. « *The turning-point in his mental life and that their effects on him determined his transformation from a sailor to a writer* » (Edward Garnett, *Letters from Joseph Conrad*, The Century Company, 1928, cité par A. White, *Joseph Conrad and the adventure tradition*, op.cit., p. 134. Garnett, ami et correspondant de Conrad, est également le dédicataire et l'éditeur du manuscrit de *La Matrice* de T. E. Lawrence (publ. posth. 1936).

5. Le cri « l'horreur ! l'horreur ! » est un « murmure » ou un « souffle » (*Au cœur des ténèbres*, p. 118, p. 125, p. 130).

de la valeur et de la dignité de l'homme qui permet de comprendre sa condamnation de l'entreprise coloniale et de l'esclavage : parce que tous les hommes portent également le fardeau de l'univers¹, et non parce qu'ils auraient des droits imprescriptibles attachés à leur personne (ce qui n'est qu'une abstraction revendicatrice, pour Conrad²), ils doivent être conçus comme égaux et l'esclavage proscrit. Dit autrement, l'esclavage souille l'âme de celui qui le pratique et corrompt la société qui l'institue, davantage qu'il ne contrevient au droit subjectif de celui qui en est la victime.

Loin des schèmes du roman de voyages, l'œuvre de Conrad l'est aussi de ceux du roman d'initiation. Si son but n'est pas de *dépaysement* (il s'agit alors de déplacer le lecteur jusqu'au cœur de l'aventure), mais au contraire de faire venir au lecteur ces aventuriers dont chacun a rencontré, à des titres divers, le mal et l'injustice, et est par-là devenu « l'un des nôtres » (Lord Jim), ce dernier découvre pourtant qu'au bout du voyage on ne rencontre que le vide dans « *le Miroir de la mer* », ou les ténèbres dans l'épaisseur des forêts. Non seulement « *L' appel de la nature* » ou « *de ce qui est sauvage* » (*Call of the wild*) qu'évoquent Jack London, mais aussi Carpentier ou Hesse, révèle tout sauf une liberté enviable, mais il ne nous fait pas connaître l'homme. Il n'y a nulle vertu dans la liberté ni la solitude, pour ce conservateur qui se refuse à toute forme de misanthropie³ mais ne fait pas plus confiance à l'individu qu'au groupe, et ne reconnaît comme valeurs fondamentales que la solidarité et la fidélité au devoir. Son pessimisme et son scepticisme mêmes s'ouvrent sur le plus haut souci de fidélité qui soit, pour un écrivain ou un intellectuel : la fidélité au monde lui-même, à la réalité, plutôt qu'à ses « idées ». C'est aussi ce qui rend si précieux, pour le lecteur contemporain, le témoignage de Conrad sur cette époque qui correspond au chant du

1. Cf. la Lettre à Roger Casement du 21 déc. 1903, dont nous donnons la traduction en annexe.

2. Cf. le personnage de Donkin, « qui n'a jamais fourni une journée de travail dans sa vie, [et qui] gagne sans doute sa vie en pérorant avec une ignoble éloquence sur le droit des travailleurs à la vie » (*Le Nègre du 'Narcisse'*, p. 216).

3. *Des Souvenirs*, p. 37.

cygne de la colonisation européenne.

Nous suivrons d'abord, au fil des récits, ce que Conrad a connu de l'esclavage dans les colonies, et sa restitution du climat colonial en général dans les romans malais¹ et dans les nouvelles du Congo². L'esclavage y est souvent décrit comme un mode d'organisation social antérieur à la colonisation, que Conrad n'impute pas aux seuls européens. Nous nous intéresserons ensuite à son jugement sur ces faits, c'est-à-dire ses convictions relatives à l'esclavage et à l'assimilation colonisation/processus de civilisation-christianisation, qui a régulièrement servi de prétexte aux occidentaux pour justifier leur appétit de conquête. Il est évident, en effet, que ces textes de fiction n'ont pas qu'une vocation documentaire, car, « Qu'est-ce qu'un roman, sinon une conviction dans l'existence d'autres êtres, assez forte pour prendre une forme de vie imaginaire plus claire que la réalité même, et où l'accumulation d'épisodes choisis surpasse l'histoire documentaire ? »³. Enfin, nous conclurons sur ses emplois des notions d'homme civilisé et de sauvage, grands thèmes d'une époque dont il faut rappeler qu'elle est aussi celle de Lévy-Bruhl, de Freud ou de D. H. Lawrence.

L'expérience coloniale de Conrad : de la Malaisie au Congo, entre lumière et ténèbres

Ma première remarque sera d'ordre typologique : il existe des différences importantes, dans la restitution du climat colonial, entre les histoires malaises et africaines de Conrad, pourtant composées à la même époque. Les premières sont encore teintées d'exotisme, comme l'attestent les maniérismes d'*Un Paria des îles* et plus encore de *Karain : un souvenir* (1897)⁴, même s'ils sont l'occasion d'un motif récurrent destiné à souligner l'ambivalence de la vie tropicale : le double « étincellement de la soie

1. *La Folie Almayer*, 1895 ; *Un Paria des îles*, 1896 ; *La Rescousse*, 1919.

2. *Un Avant-poste du progrès* (1897) et *Au Cœur des ténèbres* (1899).

3. *Des Souvenirs*, p. 60.

4. Dans le recueil « Histoires inquiètes » (*Tales of unrest*).

et du métal » produit des jeux de lumière inquiétants, et sous la moire du sarong de soie, se confondant avec elle, brille la menace métallique du kriss. Le même motif sert à dépeindre les îles d'Indonésie : « Dans le calme de midi, des îlots verts, éparpillés sur la surface polie de la mer, semblent une poignée d'émeraudes jetées sur un bouclier d'acier »¹. Conrad nous place face à (plutôt que *dans*) un monde où le brillant répond au brillant (l'émeraude de la terre sur l'acier de la mer), où tout paraît n'être que surface, mais dans lequel subsiste un inconnu qui représente une menace, et où, enfin, le luxe des pierres précieuses devient la préfiguration du fer et du feu des conquérants. Plus loin dans le récit, les « îlots verts » deviennent « des milliers d'îlots éparpillés comme de la mitraille lancé par un grand canon »² ; le vert lui-même évoque autant la vie de la forêt luxuriante, que les taches de corrosion sur le métal (du bronze ou du cuivre des armes, comme des visages des marins malais³). Une baie sur l'île des Célèbes est décrite comme « un trou de lumière intense et sans fond »⁴, et on comprend qu'il y a autant d'occasions de se perdre dans ce « trou de lumière », qu'au long du « serpent » de ténèbres qu'est le fleuve Congo⁵.

On peut admettre que l'infléchissement de la thématique, et ce passage de la lumière malaise aux ténèbres de l'Afrique, n'est que le passage d'une forme de sauvagerie à une autre, d'un vide à l'autre, et qu'il correspond en outre à un lieu commun alimenté, notamment, par le célèbre ouvrage de H. M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique (In darkest Africa, 1890)*. Il reste qu'il fait écho à la plus grande sévérité avec laquelle Conrad juge la colonisation belge en Afrique, dont Stanley a été l'un des agents, par rapport à une présence plus hésitante des Hollandais en Indonésie. Lorsqu'il évoque, par le biais de Marlow, son enfance et sa « passion pour les cartes de géographie », en particulier « les espaces vides sur les planisphères », il dit ainsi au sujet

1. *Karain*, p. 53-54.

2. *Ibid.*, p. 73.

3. *Ibid.*, p. 53.

4. *Ibid.*, p. 55.

5. *Au Cœur des ténèbres*, p. 15.

de l'Afrique équatoriale : « A cette époque, ce n'était plus une région vierge. Depuis mon enfance, les cartes l'avaient remplie de rivières, de lacs et de noms. Elle avait cessé d'être un espace vide mystérieusement délicieux, une tache blanche à donner à un gosse des rêves de brillants exploits. C'était devenu une région de ténèbres »¹. Il peut paraître surprenant que l'exploration de ces régions d'Afrique, qui a permis de les cartographier (et donc d'en acquérir une certaine connaissance, de les faire sortir des ténèbres de l'ignorance), les ait faites passer, dans l'esprit de Conrad, d'une blancheur onirique et brillante aux ténèbres complètes. Mais l'auteur explique, dans l'essai *Geography and some explorers*, que cette connaissance cartographique et commode s'efface devant « l'histoire des ambitions humaines »², qui fascine l'amateur d'aventures comme le spécialiste de la nature humaine ; or, de ce point de vue, la colonisation européenne en Afrique a apporté plus de confusion que de clarté sur la nature humaine, en substituant aux rêves d'aventure et d'exploration des doutes terribles à l'égard de notre propre humanité³.

Certes, Conrad accorde en principe la distinction entre *conquête* et *colonisation*, mais ce qu'il constate dans les faits, c'est que celle-ci n'est qu'un prétexte à celle-là. Il écrit par exemple au sujet des troupes du roi Léopold II au Congo :

Ils n'étaient pas des colonisateurs ; leur administration consistait uniquement à pressurer les populations, je crois. C'était des conquérants ; et, pour être un conquérant, il suffit de la force brutale, rien que l'on puisse s'enorgueillir de posséder puisque la force n'est qu'un accident résultant de la faiblesse des autres. Ils s'emparaient de tout ce qui leur tombait sous la main, en fonction de leurs besoins. Ce n'était que du vol avec violence, au pire des meurtres sur une grande échelle, et des hommes les accomplissant en aveugles, ce qui est bien normal pour ceux qui s'affrontent aux ténèbres. La conquête de la terre, qui consiste essentiellement

1. *Ibid.*, p. 15 (nous soulignons).

2. « *Geography and some explorers* », in *Last Essays*, Londres, Dent & Sons, 1963 ; trad. fr. *Du Goût des voyages*, Paris, Éditions des Équateurs, 2007, p. 38.

3. Cf. *Au Coeur des ténèbres*, p. 61-62.

à la prendre à ceux dont la peau est d'une couleur différente de la nôtre et le nez légèrement plus épaté, n'est pas bien jolie si on y regarde d'un peu près¹.

Ces aventuriers sont entièrement voués aux ténèbres. Toute noblesse a déserté, et on ne peut qu'être saisi du contraste entre la célébration de la grandeur païenne de Karain, et la description méprisante des deux administrateurs belges dans *Un Avant-poste du progrès*, écrit moins d'un an auparavant et publié dans le même recueil. Gardons donc bien à l'esprit que les intrigues et les rapines qui se déroulent sur les bords de la rivière de Tom Lingard dans les romans malais, si elles ne sont jamais minorées par Conrad, ne sont pas traitées de façon aussi unilatéralement pessimiste, ni même aussi violente.

La réalité de la colonisation ne correspond pas, dans tous les cas, au mythe d'un occident apportant la civilisation aux pays du Sud ou d'Extrême-Orient ; au contraire, il s'agit d'une lutte économique, politique et militaire permanente, dont témoigne en particulier *La Folie Almayer*, où Anglais, Hollandais et Arabes cherchent à étendre leur influence sur le pays en corrompant ou en intriguant contre les chefs locaux. Les personnages européens de Conrad sont Anglais, Hollandais, Belges, Suédois, Irlandais ou Français, et dans tous les cas ils apparaissent comme déracinés ou perdus dans leur nouvel environnement colonial, qui s'avère essentiellement hostile, y compris de la part des autres blancs expatriés². La colonisation européenne est suffisamment ancienne, à l'époque où Conrad en découvre les méfaits, pour que les vagues récentes de colons se mêlent aux vestiges d'une colonisation plus ancienne : ainsi, le Hollandais Willems, le « paria des îles », règne sur un groupe de métisses, « descendants dégé-

1. *Au Cœur des ténèbres*, p. 13.

2. Ce qui correspond à la propre expérience de Conrad, qui notait dès le début de son *Journal du Congo*, mise à part sa rencontre heureuse avec Roger Casement : « Crois que ma vie parmi les gens d'ici (les Blancs) ne sera pas très agréable. Éviter le plus possible de faire de nouvelles connaissances » (*Journal du Congo*, Paris, Éditions des Équateurs, 2007, p. 81).

néérés des conquérants portugais »¹, chassés depuis par d'autres puissances européennes ou orientales. Il ne s'agit pas d'opposer une vie originaire « sauvage » et pure de tout mélange, à une colonisation qui viendrait la dénaturer. Comme le montrera brillamment *Nostromo*, il n'y a jamais vraiment de *commencements* dans l'histoire ; *Un Paria des îles*, qui évoque un Almayer encore relativement jeune et entreprenant quoique déjà ivrogne², gérant du comptoir de Sambir fondé par Tom Lingard sur « sa » rivière³, en parallèle du récit de la disgrâce de Willems, voit toute une galerie de protagonistes apparaître et se combattre, avec pour leçon que tout aventurier a toujours un prédécesseur qu'il doit supplanter. « Dans les débuts de l'établissement, avant que le chef Patalolo eût secoué le joug du sultan de Koti, Lakamba était apparu sur le fleuve avec deux petits navires de commerce. Il fut déçu de trouver déjà un semblant d'organisation parmi les habitants de races diverses, qui reconnaissaient le pouvoir peu contraignant de Patalolo »⁴. Nous n'en saurons pas davantage sur ce chef Patalolo ni sur le sultan de Koti ; nous comprenons simplement qu'au moment où le commerçant arabe arrive à Sambir, il y a déjà « des habitants de races diverses », et des chefs qui s'affrontent : Lingard, le sultan et le chef Patalolo. Dans son dernier roman malais, achevé seulement en 1919, *La Rescousse*, Conrad évoque une certaine catégorie de Malais originaires de Wajo, qui pratiquaient le commerce maritime et étaient constitués d'hommes « prêts à combattre et à intriguer, à vendre et à acheter » : « le commerce était l'occupation d'hommes ambitieux qui jouaient un rôle occulte mais important dans les soulèvements de tribus, les troubles religieux, comme aussi dans toutes les opérations de piraterie organisées sur une grande échelle, qui, pendant la première moitié du siècle dernier, modifièrent la destinée de plus d'une dynastie indigène et, pendant quelques années au moins, mirent sérieusement en péril la domination hollandaise en Orient

1. *Un Paria des îles*, p. 16.

2. *Ibid.*, p. 75.

3. *Ibid.*, p. 55.

4. *Ibid.*, p. 62.

»¹. On comprend, en définitive, que c'est l'activité commerciale à grande échelle, expression maladroite de l'instinct des « aventuriers », qui constitue la racine d'inévitables frictions politiques et militaires entre des groupes ethniques différents, dont la colonisation n'est qu'un avatar. La colonisation est ainsi moins décrite par le biais de ses institutions, ou comme un état de fait, que comme une entreprise incertaine faite de séries de succès et d'échecs, « les deux choses n'en faisant d'abord qu'une »².

La séquence même des trois romans malais, qui remontent dans le temps et dans la vie de Lingard, est significative : il n'y a jamais de retour aux « origines », et la régression dans le temps ne nous montre que d'autres configurations politiques et commerciales, mais avec pour point commun toujours les mêmes acteurs, personnages « rongés d'envie, prêts à toutes les intrigues, avec toujours aux lèvres des paroles aimables et des promesses creuses »³. Almayer et Willems, qui travaillent sur le comptoir de Lingard, correspondent au même type : l'un est rongé d'un amour maladif et pitoyable pour sa fille Nina, l'autre se prend d'une passion sexuelle exclusive et raciste pour une indigène, et tous deux sont des êtres hagards, misanthropes et déclassés, dont le destin tragique s'achève par une mort violente.

Les esclavages

Conrad écrit à une période où l'esclavage n'a été aboli que depuis peu dans les colonies par la législation des États colonisateurs, et où il subsiste largement en pratique. Ainsi, la Hollande n'abolit l'esclavage qu'en 1863, soit vingt-cinq ans seulement avant le séjour Malais de Conrad ; la Belgique quant à elle est censée l'avoir aboli vers 1830, mais il subsiste de fait au Congo, à

1. *La Rescousse*, p. 71.

2. *Journal du Congo*, p. 38.

3. *Un Paria des îles*, p. 63.

en croire l'auteur et ses amis Casement et Morel¹. Dans *La Folie Almayer*, l'esclavage n'est pas décrit comme étant le seul fait des Européens : d'une part, il est pratiqué par les peuples autochtones eux-mêmes, d'autre part par les Arabes qui cherchent eux aussi à asseoir leur domination économique sur le pays. Conrad montre bien que se chevauchent deux types de régimes politiques, imposés d'une part par le conquérant, et d'autre part par les persistances du droit coutumier symbolisé par l'autorité déclinante du rajah. La différence entre les deux régimes de servage, l'un coutumier et l'autre colonial, est que le premier correspond à un type d'organisation politique traditionnel, que Conrad ne prend pas vraiment la peine de condamner, tandis que le second est motivé par les appétits mercantiles des européens ou des arabes.

La mise en cause de la pratique de l'esclavage par les Européens est à l'image de la description que donne Conrad de la colonisation : elle n'exonère ni les Européens, ni les Arabes, ni les populations indigènes, de ce crime, qui n'est que l'expression ultime de la rapacité de ceux qu'il nomme les « conquérants ». La condamnation du phénomène va de pair avec l'explication qu'il en donne : toutes deux sont essentiellement morales², et ne font pour ainsi dire jamais référence à une quelconque responsabilité historique de l'Occident (qui n'est qu'une abstraction). Conrad ne minimise pas le racisme qui a accompagné le processus de colonisation, et la mise en place de systèmes esclavagistes ; Almayer et surtout Willems se répandent en humeurs racistes, qui sont autant une faiblesse d'âme qu'une erreur de jugement : « Il était emporté par une marée de haine, de dégoût, par le mépris d'un Blanc pour un sang qui n'est pas le sien, pour cette race qui n'est pas la sienne ; pour la peau noire, pour les cœurs faux comme la mer, plus sombres que la nuit »³. À plusieurs reprises dans l'œuvre

1. Lettre de Conrad à R. Casement, 21 décembre 1903 : « Le fait demeure qu'en 1903, soixante-quinze ans après l'abolition de la traite des esclaves (en raison de sa cruauté) il existe en Afrique un État congolais, créé par l'action des puissances européennes, où une cruauté impitoyable et systématique envers les Noirs forme la base de l'administration ».

2. Cf. *Un Avant-poste du progrès*, p. 138.

3. *Un Paria des îles*, p. 165.

de Conrad, interviennent des personnages qui sont revenus ou veulent revenir à une vie sédentaire et terrestre par rejet de la mer et de ce qu'elle symbolise ; c'est le cas de Donkin dans *Le Nègre du « Narcisse »*, comme de Willems.

Ce racisme brutal ne doit pas occulter l'hypocrisie des colons et administrateurs plus éduqués, dont Conrad donne deux exemples sous la forme de deux Belges, sortes de Bouvard et Pécuchet des tropiques, qui devisent ainsi :

« – L'esclavage est une chose terrible, bredouilla Kayerts.

– Terrible... Quelles souffrances ! grommela Carlier avec conviction.

Ils étaient convaincus de ce qu'ils disaient. Tout homme manifeste une déférence respectueuse envers certains sons que ses semblables ou lui-même émettent. Mais en réalité tout le monde ignore tout des sentiments. On parle avec enthousiasme ou indignation ; on parle d'oppression, de cruauté, de crime, de dévotion, de sacrifice, de courage ; mais, au-delà de ces mots, nul ne perçoit rien de concret. Personne ne sait ce que signifie souffrance ou sacrifice ; sinon, peut-être, les victimes des fins mystérieuses de ces illusions »¹.

Le thème de la vacuité du langage revient régulièrement dans l'oeuvre et dans la correspondance : « La moitié des mots que nous employons n'a pas la moindre signification, et chacun de nous attribue un sens à l'autre moitié au gré de sa propre folie et vanité »². Quelques pages plus loin, alors que les deux hommes, rendus fous par l'isolement et le climat, sont sur le point de s'entretuer, Carlier dit à son compagnon : « Vous êtes un hypocrite. Vous êtes un esclavagiste. Moi aussi. Il n'y a que des esclavagistes dans ce pays maudit »³. Comme on le voit, les deux hommes perçoivent l'hypocrisie morale tout en restant dupes des mots et des « idées ». Le drame, pour Conrad, est que la fonction première de nos idées, signes non des choses mais des songes, n'est pas de désigner le réel, mais d'exprimer un état d'esprit

1. *Un Avant-poste du progrès*, p. 156.

2. Lettre à R. B. Cunninghame Graham du 14 janvier 1898, in *Collected Letters*, vol. 2, p. 17 (passage traduit par nos soins).

3. *Ibid.*, p. 161.

vague et changeant comme les eaux, « aussi inconstant que le cœur des hommes »¹. Le racisme, qui procède d'une erreur de jugement, est encore renforcé par les institutions coloniales, qui transforment les populations locales en citoyens de seconde zone, quand ce n'est pas en esclaves : « Il en est qui prétendent qu'un indigène ne s'ouvrira jamais à un blanc. Erreur ! Aucun homme ne s'ouvre à son maître ; mais à un voyageur et à un ami, à celui qui n'est pas venu pour l'enseigner ni pour le gouverner, à celui qui ne demande rien et qui accepte tout, des paroles sont dites [...] sans égard à la race ni à la couleur », et forment « le récit dérisoire du fardeau de la vie »².

Colonisation et progrès : détour par le Costaguana

Dans *Un Avant-poste du progrès*, le comptoir dont sont responsables Calier et Kayerts dépend d'une compagnie ironiquement baptisée la « Grande Compagnie civilisatrice » (« puisque nous savons que la civilisation naît du commerce », ajoute l'auteur³). Après les œuvres malaises et africaines et les premiers romans de la maturité, *Lord Jim* et *Le Nègre du 'Narcisse'*, Conrad a en quelque sorte généralisé ses vues sur l'histoire, en particulier dans le plus volumineux et sans doute le plus original de ses romans, *Nostromo* (1904), dont l'action se situe dans une contrée imaginaire d'Amérique du Sud : le Costaguana et la province de Sulaco. Conrad y développe l'idée pessimiste selon laquelle la force morale et la « vie intérieure » sont impuissantes dans les affaires humaines, les intérêts matériels et guerriers se développant au contraire par leurs propres forces⁴ : « Il n'y a ni paix ni repos dans le développement des intérêts matériels. Ils ont leurs lois et leur justice, mais qui sont fondés sur l'efficacité, et sont inhumaines, sans rectitude, sans la force et la stabilité qui ne se

1. Motif central dans *Le Nègre du 'Narcisse'*, p. 38, p. 98, p. 182.

2. *Karain*, p. 70.

3. *Un Avant-poste du progrès*, p. 167.

4. Cf. « *Autocracy and War* » : *Notes on Life and Letters*, pp. 108-109 : « La seule forme d'action qui s'offre à un État ne peut être autre que l'agression ».

trouvent que dans un principe moral »¹. Conrad, dont l'athéisme est par ailleurs bien connu, ne pouvait croire que le processus de colonisation, malgré les missions qui l'accompagnaient, puisse contenir quelque substance spirituelle ou morale que ce soit².

L'hypocrisie (notamment religieuse) des dominants et la corruptibilité des colons est ainsi épinglée par Nostromo lui-même : « *Moi aussi, j'ai haï du fond du cœur la pensée de cet argent* », lui dit Mrs Gould, la femme du directeur de la mine de San Tomé. Nostromo répond : « — Merveilleux !... Que l'un d'entre vous puisse haïr la fortune que vous savez si bien arracher des mains des pauvres ! Le monde repose sur les pauvres, dit le vieux Giorgio. Vous avez toujours été bonne pour les pauvres. Mais l'argent a quelque chose de maudit »³. Nostromo, qui se laissera lui-même corrompre par cet argent, témoigne ici de la clairvoyance douloureuse d'un Brierly dans *Lord Jim*, qui sait que nul homme n'est à l'abri de la corruption ou du déshonneur. Les deux personnages sont en quelque sorte trop conscients de leur propre valeur pour agir durablement sur l'histoire ; le premier se fait tuer stupidement et le second, comme le trop clairvoyant Martin Decoud de *Nostromo*, se suicide, ce qui illustre la très hégélienne formule de *Victoire* (1914) : « Ce ne sont pas les clairvoyants qui mènent le monde. Les grandes actions s'accomplissent dans un chaud et bienheureux brouillard mental »⁴.

Pour cette raison, il serait inexact de conclure que la colonisation et les opérations commerciales en général ne sont que des entreprises cyniques et immorales. En fait, Conrad ne pense pas que la recherche cynique de son propre intérêt soit un trait si répandu dans la nature humaine ; au contraire, l'homme se distingue plutôt par sa capacité à agir en fonction d'un idéal, d'une idée, ou d'un projet, fussent-ils grotesques ou dangereux

1. *Nostromo*, p. 487.

2. Cf. *Le Nègre du 'Narcisse'*, p. 146, au sujet du cuisinier bigot Podmore : « À force de prier, il s'était dépouillé de l'ultime trace de son humanité ».

3. *Nostromo*, p. 532.

4. *Victoire*, chapitre 3. Dans le texte original : « *It is not the clear-sighted who lead the world. Great achievements are accomplished in a blessed, warm mental fog* ».

— mais « toute cause est suspecte » (« Every cause is tainted »), parce que le « mal », c'est-à-dire la « bêtise » et la « lâcheté » se trouvent en chacune¹. Le personnage de Charles Gould dans *Nostromo* illustre parfaitement ce point : les intérêts matériels se développent à travers lui, comme une « ruse de l'histoire » à l'envers, tandis que l'attachement de Gould à la prospérité de la mine dépasse de loin de simples considérations de profit. Gould, comme Kurtz ou Almayer, confèrent à leurs entreprises la valeur d'un idéal personnel ancré dans leur biographie particulière. Pascal demandait déjà pourquoi les hommes vont risquer sur la mer, dans des explorations dangereuses, une vie qu'ils pourraient bien mieux gagner en restant tranquillement chez eux, sinon parce qu'ils visent toujours autre chose, derrière les images de succès qu'ils se proposent, que le succès lui-même : donner à leur existence factice de « coquille de noix fendue »² une épaisseur imaginaire. C'est la relative étanchéité de l'âme humaine aux rappels de la pure et simple réalité et de la morale, qui fait que ceux-ci peuvent être si constants dans l'immoralité, puisque là réside à la fois la grandeur et la misère de l'homme pour Conrad : c'est son honneur le plus grand que d'agir en suivant un idéal ou une vocation pour s'arracher à un destin qui paraîtrait tracé (tel le jeune Polonais voulant devenir marin), mais c'est aussi ce qui, dans un excès de détermination, déclenche des effusions de sang et des guerres inutiles. Il écrit en effet dans *Au Cœur des ténèbres*, après la description des exactions des colons, que seule une « idée directrice », faisant l'objet d'un attachement « désintéressé » et non « sentimental », devenant une idole « devant laquelle on puisse se prosterner, à qui l'ont puisse offrir des sacrifices », peut « racheter » de tels agissements³. Ainsi, lorsque Conrad écrit, au sujet de la guerre des Boers : « Si j'en crois Kipling, voilà une guerre qui a été entreprise pour la cause de la démocratie.

1. Lettre à R.B. Cunninghame Graham du 23 janvier 1898, in *Collected Letters*, vol. 2, p. 25.

2. *Au Cœur des ténèbres*, p. 11.

3. *Au Cœur des ténèbres*, p. 13.

C'est à *crever de rire** »¹, il faut prendre ce rire non pas comme une accusation convenue d'hypocrisie politique, mais comme une marque de sensibilité à l'égard du comique fondamental des affaires humaines : que la barbarie puisse se développer au nom d'un idéal et qu'il n'est pas exclu que certains organisent en toute bonne foi des massacres au nom de la démocratie, en se gavant « de phrases grandiloquentes »², et en pensant « influencer sur le cours de l'univers »³. Mais Conrad ne cherche pas à pousser trop loin le paradoxe sur ces questions, et réaffirme, en dépit d'un scepticisme de bon aloi, son soutien aux réformistes que sont Casement, Morel ou Cunninghame Graham. L'essentiel de son propos consiste en une double condamnation de l'avarice et de la surdité des hommes aux appels de leur propre cœur et de la réalité face à la détresse des esclaves et des populations colonisées.

Nature et culture, barbarie et civilisation : les personnages de Nina Almayer et de l'esclave Taminah

L'expérience coloniale de Conrad débouche sur une théorie des rapports entre civilisation et barbarie, la première n'étant selon l'auteur qu'un «  troit manteau »⁴ ou des « gracieux chiffons »⁵ enveloppant la seconde ou encore, dans une formulation plus radicale, « la forme enchaînée d'un monstre dompté »⁶. Son idée est qu'en toute société la présence perpétuelle d'autrui, l'absence de solitude et de silence, sont les conditions du maintien de l'ordre. La folie échoue dans des « asiles », loin du monde policé et de notre regard d'hommes civilisés ; mais dans la nature hostile et face à la sauvagerie ou à la guerre, « on est assailli par les puissances des ténèbres »⁷ et on sent au fond de notre cœur l'inti-

1. *Lettre   R. B. Cunninghame Graham* du 14 octobre 1899, in. *Collected Letters*, vol. 2, p. 207 (*en français dans le texte).

2. *Nostromo*, p. 96.

3. *Ibid.*, p. 155.

4. *La Folie Almayer*, p. 43.

5. *Au cœur des ténèbres*, p. 62.

6. *Ibid.*, p. 61.

7. *Ibid.*, p. 83.

mité profonde avec la barbarie. « C'était cela le pire, voyez-vous, ce sentiment qu'ils n'étaient peut-être pas inhumains »¹, soupire Marlow.

Les deux hommes suivirent le navire des yeux jusqu'à la première courbe, puis remontèrent la pente bras dessus, bras dessous pour regagner la station. Ils n'étaient dans ce pays vaste et ténébreux que depuis fort peu de temps, et jusqu'alors au milieu d'autres blancs, sous les yeux et les ordres de leurs supérieurs. Maintenant, bien qu'ils fussent insensibles aux influences subtiles de l'environnement, ils se sentirent très seuls, se trouvant brusquement sans assistance face à la jungle ; une jungle rendue plus étrange, plus incompréhensible, par les mystérieux indices de la vie et de la vigueur qu'elle recelait. C'était deux individus parfaitement incapables et insignifiants, d'un type dont l'existence n'est rendue possible que grâce à la haute organisation des masses civilisées. Peu d'hommes se rendent compte que leur vie, l'essence même de leur personnalité, leurs aptitudes et leurs audaces ne sont que l'expression de leur foi en la sécurité de leur environnement. Le courage, le sang-froid, la confiance, les émotions et les principes, toute pensée grande ou négligeable, appartiennent non à l'individu mais à la masse : à la masse qui a une confiance aveugle dans la force irrésistible de ses institutions et de sa moralité, dans le pouvoir de sa police et dans ses opinions. Mais le contact soudain avec la sauvagerie pure et intégrale, avec la nature primitive et l'homme primitif, jette un trouble profond dans le cœur².

Conrad reste assez nettement déterministe³, mais d'un déterminisme peu rigoureux, n'ayant pas une vocation naturaliste ou politique, et tendant vers un fatalisme nourri d'une foi post-

1. *Ibid.*, p. 61.

2. *Un Avant-poste du progrès*, p. 138.

3. Cf. *Falk*, p. 59 : « Manifestement il était la créature des conditions pour lesquelles il était né. Sans nul doute, son instinct de conservation signifiait aussi la conservation de ces conditions ».

romantique en la force du tempérament¹, et d'un sentiment pessimiste d'un « éternel humain » répondant moins à un complexe de passions primitives, qui seraient tantôt endormies, tantôt réveillées par les circonstances, qu'au terme générique de « folie ». Il met donc en évidence, bien avant Freud ou William Golding dans *Sa Majesté des Mouches*, le masque de la « civilisation » et des bonnes manières, qui peinent à dissimuler les déchaînements de violence les plus soudains. Ainsi, dans *Falk*, l'officier consulaire qui aide le narrateur à la recherche de l'ivrogne Johnson vit dans l'oisiveté et une « intimité dédaigneuse » à l'égard des indigènes, mais conserve néanmoins ses « bonnes manières » occidentales² jusqu'à ce que, à la première provocation de l'ivrogne, il laisse « se déchaîner » la « bête fauve » et « la brute qui sommeille[nt] en lui »³.

La civilisation apporte néanmoins des vertus ; elle raffine le goût et affine la sensibilité, donc rend plus sensible à la douleur d'autrui, mais paradoxalement aussi plus enclin à l'infliger.

À nulle époque de l'histoire du monde les hommes n'ont été en peine de moyens pour infliger une angoisse morale et physique à leurs semblables. Cette aptitude leur est venue avec la complexité croissante de leurs passions et le rapide affinement de leur candeur. Mais on peut dire sans crainte de se tromper que l'homme primitif ne prenait pas la peine d'inventer des tortures. Il était indolent et avait le cœur pur. Il fendait le crâne de son voisin avec une hache de pierre, féroce, si c'était nécessaire, mais sans malice⁴.

La « sauvagerie » ou « l'homme primitif » ne désignent pas les autochtones, mais la vie de celui qui est au contact de la

1. Cf. la « préface de l'auteur » au *Nègre du 'Narcisse'*.

2. *Falk*, p. 51.

3. *Falk*, p. 53-54.

4. *Nostramo*, p. 359.

nature, et se trouve parfois doté d'une connotation positive¹ ; la forêt dans les récits malais de Conrad joue souvent le même rôle que la mer dans des récits comme *Typhon* : les mêmes qualités sensibles lui sont d'ailleurs attribuées – étendue noire et brillante², profonde, mystérieuse, indomptable, et sans limites³, même si la forêt est souvent tirée symboliquement du côté de la mort et de la pourriture⁴, tandis que la mer conserve son ambivalence de vie et de mort⁵, son « indifférence » même à l'égard des hommes ; la forêt comme la mer expriment l'immensité et « l'immobilité solennelle », qui souvent se réunissent avec le ciel « dans la triste contemplation de l'amour et de l'aveuglement humains »⁶.

Conrad exploite tout de même une opposition assez conventionnelle, teintée de rousseauisme, entre la pureté un peu rustique des mœurs des populations extra européennes, et la décadence, la corruption et la veulerie des soi-disant « civilisés » : la rapacité des occidentaux comme de leurs rivaux arabes, par la violence aussi bien que par l'introduction du commerce, modifie les modes d'organisation traditionnels reposant sur l'honneur et la vaillance au combat, pour laisser place à l'intrigue et à la ruse⁷, voire à la cruauté.

-
1. Comme dans le cas du vieux Singleton du *Nègre du "Narcisse"*, tatoué « comme un chef cannibale », « patriarche sauvage et instruit, incarnation d'une sagesse primitive sereine dans le tohu-bohu blasphématoire du monde » (p. 9).
 2. *La Folie Almayer*, p. 165.
 3. Vers le dénouement de *La Folie Almayer* (p. 167), Conrad mêle l'eau et la forêt, qui contiennent deux havres accueillant le fuyard Dain : une clairière « qui n'était que ténèbres dans lesquelles le feu luisait comme un œil », et une crique où le héros « tout en nageant sans bruit, avalait quelques grandes gorgées d'eau qui clapotait autour de ses lèvres sèches ».
 4. *Un Paria des îles*, p. 82 : « Cette vie tropicale qui a besoin de soleil mais travaille dans l'ombre [...], n'est que la floraison de choses mortes. » ; cf. aussi *La Folie Almayer*, p. 167 : Dain évoque en pensée « la grande mer bleue qui est la vie, loin des forêts qui sont la mort ».
 5. Cf. *Un Paria des îles*, p. 24.
 6. *Ibid.*, p. 171.
 7. *La Folie Almayer*, p. 154 : « Quand j'étais jeune, les hommes qui avaient une arme au côté se conduisaient autrement ! – Et où sont-ils, ces hommes de votre jeunesse ? [...] Tués par les Hollandais ! Aha ! Mais je vivrai assez longtemps pour les duper. Un homme sait quand il doit se battre et quand il doit débiter des mensonges apaisants ».

Que l'on foulât des entrepôts en brique ou la rive boueuse, que l'on eût de grands desseins ou de médiocres, que l'on parlât d'amour sous l'ombre de grands arbres ou dans celle de la cathédrale de la promenade de Singapour, que l'on complotât en vue de ses propres buts sous la protection des lois et selon les règles d'une conduite chrétienne ou que l'on cherchât la gratification de ses désirs avec la ruse sauvage et la violence sans contrainte de natures aussi dénuées de culture que les forêts immenses et sombres, Nina ne voyait là que la même manifestation d'amour ou de haine, ou une avide chasse sordide au dollar incertain, dans toutes ses formes diverses et évanescentes. Pourtant, après toutes ces années, la sincérité d'intention sauvage et entière montrée par ses compatriotes malais lui paraissait tout de même préférable, avec sa nature résolue, à l'hypocrisie cauteleuse, aux masques polis, aux affectations de vertu des blancs avec lesquels elle avait eu la malchance d'être en contact. [...] Elle devint petit à petit plus indifférente et plus méprisante pour le côté blanc de son ascendance, représenté par un père faible et sans traditions¹.

Voilà un retournement inattendu de la perspective, puisque c'est l'indigène qui accuse le blanc d'être « sans traditions », donc plus proche de l'animalité. S'affranchir des traditions, c'est bouleverser la trame du temps, et en définitive abolir l'histoire et sa propre identité. Dans *Au cœur des ténèbres*, le bateau qui ramène Marlow et Kurtz mourant, en remontant la rivière sous les « arbres séculaires », est décrit comme un « fragment crasseux d'un autre monde annonciateur de changements, de conquêtes, de commerce, de massacres, de bénédictions »². Cette liste sans ordre apparent est à l'image de ce qui pour Conrad est apporté en termes de « civilisation », c'est-à-dire des changements incontrôlés dus aux comportements paradoxaux voire hypocrites des colonisateurs « qui viennent à nous pour faire du commerce avec des prières à la bouche et des fusils chargés à la main. Ah ! Conclut-

1. *Ibid.*, p. 44.

2. *Au cœur des ténèbres*, p. 116.

elle avec un soupir, ils sont sur toutes les mers et sur toutes les côtes, et ils sont très nombreux ! »¹. Cette dernière formule est intéressante, car elle transcrit ce qui devait être le point de vue des Malais et des populations colonisées en général, et renverse le préjugé raciste courant d'une promiscuité grouillante ou d'une invasion incontrôlable des populations indigènes ou métisses, que Conrad attribue notamment à Willems². Ici, au contraire, ce sont les colons occidentaux qui arrivent comme sur les côtes malaises comme une véritable plaie d'Égypte, à la fois « horrible et mystérieuse »³.

Il y a bien une note d'espoir, à la fin du premier roman de Conrad⁴, mais il s'agit assurément d'un hapax : l'amour de Nina Almayer et de Dain y triomphe malgré toutes les oppositions et dépasse les barrières de la compréhension non seulement entre races, mais entre individus. Almayer dit à sa fille qu'elle n'est pas une « sauvage », pas « de la race » de Dain ; Nina réplique qu'elle est étrangère tout aussi bien aux blancs « qu'il n'y a pas deux êtres qui se comprennent l'un l'autre. Ils ne comprennent, chacun, que leur propre voix ». Mais, l'amour réciproque a fait que leurs deux voix « ont parlé ensemble avec une douceur intelligible à [leurs] seules oreilles » et, que, ainsi ils ont découvert « qu'[ils] pouvaient voir chacun par les yeux de l'autre ».

Parallèlement au personnage de Nina Almayer, Conrad s'attarde un peu sur celui de Taminah, la petite esclave jalouse de l'amour que Dain porte à Nina. L'idée est que la condition de l'esclave représente en quelque sorte l'extrême pointe de la domestication de la « civilisation » (« derrière ces yeux au doux regard qui n'exprimait qu'une résignation inconsciente, dormaient tous

1. *La Folie Almayer*, p. 151. La formule est reprise dans *Un Paria des îles*, p. 115 : « Ils sont sur toutes les mers ; seul le Tout-Puissant en connaît le nombre ».

2. *Un Paria des îles*, p. 16 : « Ils étaient innombrables et mal lavés, vivaient dans des cases de bambou délabrées, entourées de terrains vagues, aux confins de Macassar ».

3. Conrad utilise l'image dans la lettre à Casement du 21 déc. 1903 dont nous donnons la traduction plus bas.

4. *La Folie Almayer*, pp. 176-177.

les sentiments et toutes les passions »¹), à tel point que la vie de l'esclave devient non pas animale, mais végétative (« elle vivait comme les hauts palmiers entre lesquels elle passait en ce moment, cherchant la lumière et l'éclat du soleil, craignant la tempête, inconsciente de l'une et de l'autre »²). Ce n'est que la jalousie de l'amour qui lui rendra « la pleine conscience de la vie par la souffrance et la colère », et lui fera accéder à « l'agonie muette d'un animal blessé ». Pourtant, elle ne tardera pas à retourner impuissante dans « le cercle enchanté de l'esclavage », et bientôt « son esprit inculte, à peine formé, esclave de son corps comme son corps était l'esclave de la volonté d'autrui, oublia l'image pâle et vague d'un idéal qui avait trouvé son origine dans les élans physiques de sa nature sauvage »³. L'amour et l'idéal sont donc paradoxalement les expressions *animales* d'une « nature sauvage » ou « originaire », et sans doute est-ce là la seule idée que l'on peut prêter à Conrad en termes de considérations sur la nature humaine. Le miroir de la mer lui-même renvoie conjointement « le reflet de l'éternité »⁴ et celui « d'un monde de changements plus brusques que le passage des nuages »⁵, et sans doute l'idéal humain comme son identité se confondent-ils avec ces deux images à la fois, comme l'illusion dans le miroir.

Le spectacle des affaires humaines

On a pu reprocher à Conrad de « n'avoir aucune idée » (E. M. Forster, L. Woolf⁶), ou au contraire d'entretenir « des opinions politiques et sociales réactionnaires » (G. Orwell⁷), voire d'être

1. *La Folie Almayer*, p. 111.

2. *Ibid.*, p. 112.

3. *Ibid.*, p. 115.

4. *Un Paria des îles*, p. 24.

5. *Le Miroir de la mer*, p. 64.

6. Cf. *Joseph Conrad, The Critical heritage*, N. Sherry, ed. Londres, Routledge, 1973, p. 36.

7. George Orwell, *Essais*, vol. III, 1943-1945, Paris, Ivrea, 1995, p. 487.

un « fichu raciste » (C. Achebe)¹. Tous ces jugements, s'ils s'expliquent certainement, témoignent de lectures prises de biais. En réalité, soucieux par-dessus tout de distinguer entre son propre attachement à certaines convictions morales, et le soupçon que « le but de la création n'est peut-être point du tout moral »², et que la marche du monde l'est certainement encore moins en raison de la corruption inhérente aux oeuvres humaines, Conrad a veillé à ne pas confondre son for intérieur, voire le for intérieur de ses personnages, avec l'histoire effective des hommes. Il reste que ses positions politiques sont au diapason de son tempérament pessimiste, c'est-à-dire conservatrices, mais certainement pas « réactionnaires » – Orwell, en bon anarchiste libéral, devait voir des réactionnaires partout, comme la John Birch Society des communistes. Conrad s'indigne des persistances de l'esclavage, de la « cruauté tellement caractéristique de notre civilisation »³, de l'accumulation du capital, du commerce de la terre, mais il confie à d'autres le nécessaire engagement réformateur⁴ : « Je n'ai jamais pu trouver dans les livres ni les discours d'aucun homme quoi que ce soit de suffisamment convaincant pour s'élever un instant contre mon sentiment profondément ancré de la fatalité qui gouverne ce monde habité par les hommes » ; écrit-il à Bertrand Russell⁵. Il soupçonne derrière ces idéaux généreux et les images de lendemain qui chantent des « désirs de l'impossible » susceptibles de dégénérer en carnage, en raison de la faiblesse des hommes « qui réussissent toujours à mettre de leur bassesse dans la plus noble des causes »⁶. Le mal habite toutes les causes, « déguisé sous différents mots », si bien qu'une « attitude

-
1. Chinua Achebe, « An Image of Africa », in *Joseph Conrad. Critical assessments*, op. cit., Vol. II, pp. 393-404. Cf. dans le même volume, le commentaire de Cedric Watts, « A Bloody racist : about Achebe's view of Conrad », p. 405-418.
 2. *Des Souvenirs*, p. 178-179.
 3. *Lettre à R.B. Cunninghame Graham* du 23 janvier 1898, in *Collected Letters*, vol. 2, p. 25.
 4. Cf. la *lettre à Casement* du 21 déc. 1903.
 5. Cf. Bertrand Russell, *Portraits from memory and other essays*, London, Allen & Unwin, 1956, p. 81-85.
 6. *Lettre à R.B. Cunninghame Graham* du 23 janvier 1898, in *Collected Letters*, vol. 2, p. 25.

de froide indifférence paraît être la seule raisonnable » : les réformateurs et progressistes se débattent parmi mots et apparences, « comme celui qui s'inquiéterait de la coupe de ses vêtements dans une communauté d'aveugles »¹.

L'expérience coloniale de Conrad aura donc en définitive contribué à forger la tâche que Conrad assigne par excellence au romancier : « Le spectacle des affaires humaines mérite l'admiration et la pitié. Il mérite aussi le respect. Et ce n'est pas être insensible que de leur accorder, avec retenue, le tribut d'un soupir qui n'est pas un sanglot, d'un sourire qui n'est pas une grimace. Une résignation, non pas mystique ni détachée, mais une résignation en éveil, consciente et guidée par l'amour, est le seul de nos sentiments qui ne puisse jamais devenir un faux-semblant »².

Kevin LADD

1. *Lettre à R.B. Cunninghame Graham* du 14 janvier 1898, in. *Collected Letters*, vol. 2, p. 16-17.

2. *Des Souvenirs*, p. 37.

Références bibliographiques :

Les textes de fiction de Joseph Conrad sont cités dans les traductions d'O. Lamolle publiées aux éditions Autrement (Paris, coll. « Littératures », 1996-1999). Pour les autres textes de fiction, sont citées *The Collected Works of Joseph Conrad*, Londres, Dent & Sons, 1926, XXII vol., reprint Londres, Routledge, 1995, et les traductions françaises lorsqu'elles existent.

La correspondance de Conrad est citée, et le cas échéant traduite, dans l'édition des *Collected Letters of Joseph Conrad*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

Keith Carabine, *Joseph Conrad. The Critical assessments*, Mountfield, Helm, 1992.

Hunt Hawkins, *Joseph Conrad, Roger Casement, and the Congo Reform Movement*, in *Journal of Modern Literature*, 9/1, 1981-1982, p. 65-80.

Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les Traités négrières*, Paris, Gallimard, 2004.

Norman Sherry, *Joseph Conrad. The Critical heritage*, Londres, Routledge, 1997.

Andrea White, *Joseph Conrad and the adventure tradition. Constructing and deconstructing the imperial subject*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

Annexe

Traduction de la *Lettre de Conrad à Roger Casement du 21 décembre 1903*¹

Texte original in *The Collected Letters of Joseph Conrad*, par Joseph Conrad, Frederick Robert Karl, Laurence Davies, Owen Knowles, John Henry Stape, Gene M. Moore

Édition: illustrée

Publié par Cambridge University Press, 1988

ISBN 0521323878, 9780521323871

576 pages

Volume III (1903-1907), pp. 95-97.

Repris dans *The Portable Conrad*, Londres, Penguin, 2007, p. 684-685.

Pour le contexte de cette lettre, cf. Hunt Hawkins, *Joseph Conrad, Roger Casement, and the Congo Reform Movement*, in. *Journal of Modern Literature*, 9/1, 1981-1982, p. 65-80.

Pent Farm

21 déc. 1903

Mon Cher Casement²

Soyez assuré de mes plus chaleureux vœux de succès. Un roi³, fortuné et sans scrupules, n'est assurément pas un adversaire à

1. Traduction par Kevin Ladd, avec le concours indispensable de Guillaume Rodot, professeur d'Anglais au lycée Gustave-Eiffel de Dijon.
2. Roger Casement (1864-1916). Diplomate britannique, dont Conrad fit la rencontre au Congo en 1890 (cf. *The Congo Diaries*, trad. fr. *Journal du Congo*, Paris, Equateurs, 2007). Poète et philanthrope, il s'engagea contre l'esclavage et le système colonial. Ayant adopté la cause des nationalistes irlandais, il fut exécuté pour trahison par l'armée anglaise. Il joua certainement un rôle dans la prise de conscience, par Conrad, des méfaits de la colonisation.
3. Léopold II (1835-1909), roi des Belges de 1865 à sa mort, acquiert à titre personnel l'Etat Indépendant du Congo en 1885, qui n'a donc pas à proprement parler le statut de *colonie*. C'est la raison pour laquelle Conrad évoque non la puissance ou la richesse de la Belgique, mais la fortune personnelle du roi. Léopold chargera l'homme d'affaires Albert Thys (1849-1915), cité plus bas dans le texte, entré à son service dès 1876 comme secrétaire aux affaires coloniales, de développer l'économie et le transport dans les colonies.

prendre à la légère ; car si en l'espèce le personnage n'est pas particulièrement respecté, l'argent, hélas, n'a pas d'odeur – sans quoi on sentirait à plein nez la véritable nature de sa fortune.

C'est une chose invraisemblable de constater que la conscience européenne qui voilà soixante-dix ans abolissait la traite des esclaves¹ pour des raisons humanitaires tolère aujourd'hui l'Etat du Congo. C'est comme si notre horloge morale avait été retardée de plusieurs heures. Et pourtant de nos jours, si je me trouvais à forcer mon cheval jusqu'à lui retirer la jouissance de son bien-être physique, on me traînerait devant le juge². Il me semble que l'homme noir – disons, d'Upoto³ – mérite autant de considération humanitaire que n'importe quel animal puisqu'il possède des nerfs, ressent la douleur, et qu'on peut le réduire à un état pitoyable. Mais à vrai dire bonheur et malheur sont chez lui bien plus complexes qu'ils ne le sont chez les animaux, et dignes d'une plus grande considération. Il partage avec nous la conscience de l'univers dans lequel nous vivons – pas un mince fardeau. En soi, vivre comme un sauvage n'est pas un crime qui mérite un bien lourd châtiment ; et les Belges sont pires que les sept plaies d'Egypte dans la mesure où il s'agissait dans ce cas d'un châtiment infligé à la suite d'une transgression précise ; mais dans cette affaire l'homme d'Upoto n'a conscience d'aucune transgression, et par conséquent ne saurait attribuer de sens à cette affliction. Elle doit lui sembler particulièrement horrible et mystérieuse, et je dois admettre que c'est ainsi qu'elle m'apparaît également. Les charmes du « passage du milieu »⁴ d'autrefois n'étaient rien en comparaison. La traite des esclaves a été abolie – et l'Etat congolais existe aujourd'hui. C'est très remarquable. D'autant

1. L'abolition de l'esclavage est prononcée par la Belgique en août 1830.

2. Cf. l'article « Autocracy and War », in *Notes on life and letters (The Collected works of Joseph Conrad)*, Londres, Dent & Sons, 1928, Vol. XIX, p. 611-612), qui réemploiera l'exemple du cheval tué à la tâche pour illustrer le progrès des idées humanistes.

3. Ancienne localité située dans l'actuelle République Démocratique du Congo, près de la ville de Lisala.

4. En anglais « *Middle passage* », la partie transatlantique du commerce triangulaire. Cf. O. Pétré-Grenouilleau, *Les Traites négrières*, Paris, Gallimard, 2004, p. 135.

plus remarquable est le fait que la traite des esclaves, alors une forme d'activité commerciale ancienne et bien établie, n'était pas le monopole d'un petit pays qui aurait bravé les traités internationaux et méprisé effrontément les déclarations humanitaires au détriment du reste du monde civilisé. Mais l'Etat congolais créé seulement hier incarne tout cela et néanmoins existe. C'est très mystérieux. On serait tenté de s'exclamer (à l'instar du pauvre Thiers¹ en 1871) « *Il n'y a plus d'Europe* »^{2*}. Il se trouve que par le passé l'Angleterre avait pris sur elle d'être la gardienne de la conscience européenne. L'initiative est partie de là. Mais je suppose qu'aujourd'hui nous sommes occupés à d'autres choses, trop impliqués dans d'importantes affaires pour prendre fait et cause pour l'humanité, la décence ou la justice. Et qu'en est-il de nos intérêts commerciaux ? Ils en sont considérablement affectés, comme Morel l'a très clairement montré dans son livre³. On ne saurait envisager sérieusement de contredire ces faits. Ou plus exactement il est impossible de les contredire quand même le plus éhonté des mensonges ne le pourrait. Notre indispensable couple de sorciers africains semble avoir ensorcelé le monde des Blancs – je veux bien sûr parler de Léopold et de Thys. C'est très amusant.

Toujours est-il qu'en 1903, soixante-quinze ans environ après l'abolition de la traite des esclaves (en raison de sa cruauté) il existe en Afrique un Etat congolais, créé par le fait des puissances européennes, où une cruauté impitoyable et systématique envers les

1. Adolphe Thiers (1797-1877), homme politique et homme d'État français (conservateur). Thiers aurait prononcé cette phrase à l'issue de son infructueuse « Tournée des Capitales » de 1870, destinée à rallier à la France des soutiens diplomatiques dans son conflit avec la Prusse. La même citation est reprise dans l'essai « *Autocracy and War* ».

2. * *En français dans le texte*

3. Edmund Dene Morel (1873-1924), écrivain et journaliste britannique. Bon connaisseur de l'Afrique de l'Ouest, il prend conscience des exactions commises contre les populations congolaises, et se lance dans une vaste entreprise de sensibilisation de l'opinion en Angleterre et dans les milieux coloniaux d'Afrique. Dans ce but, il fonde le journal réformiste *West African Mail* et, avec Casement, la *Congo Reform Association* en 1904. Le livre auquel Conrad fait allusion est le pamphlet que Morel venait alors de publier sous le titre : *The Congo Slave State*, et que Casement avait transmis à Conrad à la demande de l'auteur.

Noirs forme la base de l'administration, et la mauvaise foi à l'égard de tous les autres États la base de la politique commerciale.

J'espère bien vous voir avant votre départ. Une fois de plus, tous mes vœux vous accompagnent dans votre croisade. Vous pouvez bien entendu faire de ce que je vous écris tout usage qui vous semblera bon. Bien cordialement

Joseph Conrad.